

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906

THÈSE

N°

113

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 18 Janvier 1906, à 1 h.

PAR

A. LEBRUN

EMPIRISME

ET

Remèdes Populaires

Président : M. CHANTEMESSE, professeur

Juges { *MM. DE LAPERSONNE, professeur*
JEANSELME, agrégé
AUVRAY, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1906

X105176

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906

THÈSE

N^o 143

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 18 Janvier 1906, à 1 h.

PAR

A. LEBRUN

EMPIRISME

ET

Remèdes Populaires

Président : M. CHANTEMESSE, professeur

Juges { *MM. DE LAPERSONNE, professeur*
JEANSELME, agrégé
AUVRAY, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Henri JOUVE

15, RUE RACINE, 15

1906

EMPIRICISM
FOLKLORE, medical

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen		M. DEBOVE.
Professeurs		MM.
Anatomie		P. POIRIER
Physiologie		CH. RICHEL.
Physique médicale		GARIEL.
Chimie organique et Chimie minérale		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales		BOUCHARD
Pathologie médicale	}	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale		LANNELONGUE
Anatomie pathologique		CORNIL.
Histologie		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils		RECLUS.
Pharmacologie et matière médicale		POUCHET.
Thérapeutique		GILBERT.
Hygiène		CHANTEMESSE
Médecine légale		BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie		DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée		ROGER.
Clinique médicale	}	HAYEM
		DIEULAFOY.
		DEBOVE
		LANDOUZY.
		GRANCHER.
Maladies des enfants		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale		GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		RAYMOND
Clinique des maladies du système nerveux		LE DENTU.
Clinique chirurgicale	}	TILLAUX.
		TERRIER.
		BERGER.
Clinique ophtalmologique		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires		GUYON.
Clinique d'accouchements	}	BUDIN.
		PINARD.
Clinique gynécologique		POZZI
Clinique chirurgicale infantile		KIRMISSON.

Agrégés en exercice.

MM.			
AUVRAY	DESGREZ	LAUNOIS	POTOCKI
BALTHAZARD	DUPRE	LEGRY	PROUST
BRANCA	DUVAL	LEGUEU	RENON
BEZANÇON	FAURE	LEPAGE	RICHAUD
BRINDÉAU	GOSSET	MACAIGNE	RIEFFEL (chef
BROCA (ANDRÉ)	GOUGET	MAILLARD	des travaux anat.
CARNOT	GUIART	MARION	TEISSIER
CLAUDE	JEANSELME	MAUCLAIRE	THIROLOIX
CUNEO	LABBE	MERY	VAQUEZ
DEMELIN	LANGLOIS	MORESTIN	WALLICH

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



A LA MÉMOIRE

DE MES SŒURS ET DE MON FRÈRE

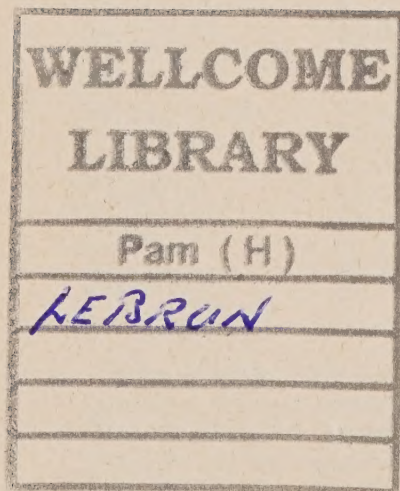
A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHANTEMESSE

Professeur à la Faculté de Médecine
Membre de l'Académie de Médecine
Inspecteur général des Services sanitaires
Officier de la Légion d'honneur



Empirisme et Remèdes Populaires

AVANT-PROPOS

Avant d'aborder l'étude de notre sujet, nous adressons nos plus sincères remerciements et notre meilleur souvenir à nos maîtres dans les hôpitaux. Notre reconnaissance va tout particulièrement à M. le professeur Budin, à M. le professeur agrégé Méry, à M. le Dr Huchard, à M. le Dr Lyot, de regrettée mémoire, dont nous avons écouté les excellentes et intéressantes leçons au lit du malade et à qui nous devons la plus grosse part de nos connaissances médicales, chirurgicales et obstétricales.

M. le Dr Auclair, à la consultation de la Pitié, fut pour nous un maître éclairé autant qu'attentionné ; nous sommes heureux de lui témoigner notre sincère reconnaissance et nos respectueux hommages.

M. le professeur Chantemesse nous fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse ; qu'il veuille bien agréer nos sentiments de respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

A notre époque de progrès et de vulgarisation scientifiques, le jeune médecin, s'installant à la campagne, est souvent surpris de trouver en face de lui un concurrent, parfois même un adversaire, dont il est bien obligé dans une certaine mesure de ne pas se désintéresser.

Cet adversaire c'est le guérisseur, ou plutôt les guérisseurs, car ils sont légion dans nos campagnes, depuis le sorcier, le rebouteux prédestiné, fils aîné de sept ; depuis la bonne femme aux tisanes d'herbes récoltées à des époques déterminées, en des circonstances particulières ; jusqu'à ceux-là qui, sans prétendre à une prédestination surnaturelle, se contentent de servir d'intermédiaires entre la tradition, le sorcier et les malades, heureux de recommander au premier venu le remède qui, dans des circonstances analogues, parut le tirer d'affaire lui ou l'un des siens. Tous, en un mot, excepté les médecins eux-mêmes, sont médecins : qui de par un privilège soi-disant supérieur à la science, qui de par la religion et la philanthropie, celui-ci par vanité et prestige du rang, celui-là au nom de la bienfaisance et de la charité.

L'anecdote suivante, puisée dans Joubert, auteur

du xvi^e siècle, nous montre qu'il y a trois cents ans, les choses se passaient tout comme aujourd'hui.

« Alphonse d'Est, duc de Ferrare, mit un jour en propos familial de quel métier il y avait plus de gens. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que de toute autre sorte de gens, et gagea contre le duc son maître qu'il le prouverait avant vingt-quatre heures.

« Le lendemain matin, il sort de son logis avec un bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par-dessus. En cet équipage, il se dirigea vers le palais de Son Excellence. Le premier qu'il rencontre lui demande ce qu'il a, il répond : une douleur enragée de dents. « Ah ! mon ami, lui dit l'autre, je sais la meilleure recette contre ce mal », et il la lui dit. Gonelle écrivit son nom sur ses tablettes, en faisant semblant d'écrire sa recette. A un pas de là, il en trouve deux ou trois ensemble qui font semblable interrogation et chacun lui donne un remède ; il écrit leur nom, comme du premier. Et ainsi poursuivant son chemin, il ne rencontre personne qui ne lui enseigne quelques recettes différentes l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine et infaillible. Il écrit le nom de tous.

« Quand il entre dans la chambre du duc, Son Excellence lui crie de loin : « Eh ! qu'as-tu donc, Gonelle ? »

« Il répond tout piteusement et marmiteux : « Le mal de dents le plus cruel qui fut jamais. » Or

donc Son Excellence lui dit : « Eh ! Gonelle, je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur, encore que la dent fût gâtée. Brassavolo, mon médecin, n'en pratiqua jamais de meilleure. Fais ceci et cela et tu seras guéri. »

Soudain Gonelle, jetant bas sa coiffure et son attirail, s'écria : « Et vous aussi, monseigneur, êtes médecin !... Voyez-ci combien j'en ai trouvé depuis mon logis jusqu'au vôtre. Il y en a plus de deux cents, et je n'ai passé que par une rue.

« Trouvez-moi autant de personnes d'autre métier. »

Or, parmi ces médications, un grand nombre relèvent du charlatanisme le plus éhonté, uniquement basées sur l'esprit mystique et la simplicité de l'homme des champs à qui ses durs labeurs ne laissent guère de loisir pour les travaux de l'intelligence, et dont l'esprit est facilement séduit par des chimères qui, par cela même qu'elles sont entourées du voile de la religion, n'en ont que plus de crédit.

Ces pratiques fantaisistes et absurdes ne nous retiendront pas, nous les laisserons de côté, nous réservant uniquement d'étudier les remèdes empiriques proprement dits, ou plutôt ceux d'entre eux qui semblent présenter une efficacité réelle, cherchant même à découvrir au milieu des élucubrations extravagantes et des pratiques superstitieuses le médicament, le geste dont le patient puisse retirer quelque profit.

CHAPITRE I

De l'empirisme. — Ses principes. — Son histoire.

On médit beaucoup de l'empirisme, on le confond facilement avec le charlatanisme, et souvent on emploie indifféremment les deux termes : on a tort.

L'empirisme (de *εμπειρία*, expérience) est la médecine fondée sur l'expérience. Charcot, lors d'une conférence qu'il fit en 1869 à la Faculté de médecine, le définit ainsi : « L'observateur se borne et veut se borner à enregistrer les faits et à les envisager dans leurs rapports naturels. C'est là, croyons-nous, le véritable caractère de la médecine empirique, ce mot étant pris dans toute la dignité du sens embryologique. On peut désigner en somme par cette expression la science considérée dans un état encore imparfait et à l'époque où les faits ne sont pas reliés entre eux par une théorie physiologique. »

L'origine de l'empirisme date de la plus haute antiquité. Dès les premiers âges, les hommes se soignaient eux-mêmes. Dans les grandes familles, le

père était à la fois le maître, le juge, le médecin, l'arbitre souverain ayant droit de vie et de mort sur ses descendants.

Bordeu (*Recherches sur l'histoire de la médecine*) fait naître l'empirisme avec l'homme. L'opinion du célèbre médecin français se trouve être d'accord avec les écrits de Celse qui prête aux empiriques le raisonnement suivant : « Parmi le nombre des malades qui dans le commencement étaient sans médecins, les uns, tourmentés par la faim, ont voulu manger dès les premiers jours ; les autres, au contraire, dégoûtés n'ont rien voulu prendre et se sont trouvés beaucoup mieux que les premiers. De même les uns ont voulu manger au moment même de la fièvre, les autres un peu avant, les autres à la fin de l'accès, ce qui a réussi à ces derniers. Pareillement, les uns ont mangé beaucoup au début de leur maladie, les autres fort peu : ceux qui s'étaient gorgés d'aliments ont été plus dangereusement malades que les autres.

« Comme ces sortes de choses arrivaient tous les jours, les hommes attentifs ont observé ce qui réussit le mieux et l'ont prescrit aux malades. C'est de là qu'est née la médecine qui, par les essais qui ont été faits, tantôt à l'avantage, tantôt au détriment des malades, a appris à discerner les choses pernicieuses de celles qui sont salutaires. Ce n'est donc qu'après avoir trouvé les remèdes que les hommes ont raisonné sur leur manière d'agir. Les herbes, les simples reconnus bonnes par expérience, furent les premiers remèdes.

Bientôt la médecine passa aux mains des prêtres. C'était une pensée toute naturelle et qui devait poindre dans l'esprits des hommes, que si la vie est un don de Dieu, la santé venait de lui, le mal également. D'où cette conséquence logique que Dieu étant le dispensateur du bien et du mal, c'est à lui qu'il fallait s'adresser pour obtenir un remède à ses maux. Aussi voyons-nous, que dès les premiers temps la médecine est pratiquée d'une manière à peu près exclusive par les prétendus prophètes, c'est-à-dire par des hommes comme Orphée, Mélampe et, remontant plus haut, par les dieux et demi-dieux, Apollon, Hercule, etc., dont le plus célèbre fut Asclépiade ou Esculape, qui était ou passait pour être le fils d'Apollon. Esculape fut un grand ressusciteur de morts; il exerçait également le pouvoir sacerdotal, en même temps qu'il s'adonnait à la magie, dont il fut à cette époque l'un des plus illustres représentants.

En son honneur, on éleva un temple à Epidaure, et c'est vraiment de cette époque que date la médecine théurgique, sacerdotale, la médecine vraiment historique. Sur les colonnes du temple on voyait écrit : tel remède guérit telle maladie; là on venait apprendre la médecine des secrets, la médecine des recettes. C'était encore de l'empirisme bien brut, bien triste sans doute, bien indigne à côté de la médecine à laquelle on est arrivé aujourd'hui; mais c'était de l'empirisme, de l'empirisme simple, de l'empirisme élémentaire.

C'est, croyons-nous, par l'intermédiaire des prêtres que cette science tenta les philosophes de l'antiquité qui se mirent à l'étudier de concert avec les mathématiques, les lettres, les arts, et à formuler des règles et des hypothèses.

Aaron, d'Agrigente, aurait eu le premier l'idée de ramener l'art médical à ses principes primordiaux en substituant à la tradition et aux spéculations l'étude des faits ; mais les tentatives de ce philosophe et de ses disciples restèrent sans succès.

Vers 300 ans avant Jésus-Christ, Hérophile et Erasistrate combattirent la doctrine d'Hippocrate en plusieurs points, tout en respectant le fonds : c'était déjà l'indice d'une scission dans le corps médical.

Leurs disciples, Philinus de Cos et Sérapion d'Alexandrie, s'attaquèrent directement aux principes mêmes de l'enseignement du maître pour en formuler de nouveaux : la secte empirique était fondée (280 av. J.-C.).

Quels étaient ses principes ?

Les principes de la secte empirique se rapportaient à trois chefs principaux qu'on nommait la base ou le trépied de l'empirisme.

En premier lieu, l'*expérience* ou *observation* qui fournissait les faits, apprenait à observer les maladies et à trouver des remèdes.

Trois méthodes servaient à discerner l'utilité ou la nocuité de ceux-ci :

D'abord l'expérience instinctive et le hasard.

Autour de l'homme malade, immédiatement se

constitua une médecine : ce fut d'abord la médecine de l'hygiène. Était-on brisé par la fatigue de la maladie, on se tenait au repos. Avait-on soif, on buvait de l'eau. La peau était-elle ardente, on prenait un bain.

Telle fut la première hygiène, la première médecine, toute d'expérience, instinctive ; le malade y venait de lui-même, et ceux qui étaient autour de lui approuvaient ce que le malade faisait.

Bientôt le champ s'est agrandi, et le hasard est venu à notre secours. Un homme atteint de céphalée reçoit-il un coup sur le nez, il en résulte une hémorragie qui le soulage sur-le-champ. Des jeunes filles pâles ont bu l'eau d'une fontaine coulant au milieu de sables métalliques, qui contenaient des parcelles de fer, et elles ont été guéries, rappelées à la coloration de la jeunesse. Le hasard a montré les propriétés du fer dans cette maladie des jeunes filles, dans les pâles couleurs, le hasard et rien de plus.

Ensuite l'expérimentation, guidée par l'induction, consistant à entreprendre des essais dans le but d'en connaître l'issue. Enfin l'imitation de ce que le hasard ou l'expérimentation avaient enseigné.

En second lieu venait l'*autopsie* ou *histoire*, dont l'objet était d'enregistrer historiquement tous les cas de maladie soigneusement observés au préalable dans la manifestation des divers phénomènes. Il convenait de bien distinguer symptômes et maladie, cette dernière n'étant à leurs yeux que le résultat du concours de ces symptômes.

En troisième lieu, enfin, l'*analogisme* ou *épilogisme*, consistant dans le passage du semblable au semblable, avait pour but d'aider le médecin pour un cas qui n'avait pas encore été observé ou pour une maladie nouvelle. Tel remède guérit telle maladie, la fièvre intermittente par exemple. Essayons si par hasard ce même remède n'agirait pas efficacement dans une autre fièvre non intermittente. Essayons également s'il n'agirait pas dans le cas d'une affection non fébrile, mais intermittente ou périodique.

Les tâtonnements empiriques ont donc toujours été les faits primordiaux sur lesquels se sont constitués les arts même les plus avancés, et même ceux qui tiennent le plus à la science.

Tels étaient les principes de l'empirisme.

Dans ces conditions, il est facile de se rendre compte combien des principes aussi rationnels et exposés avec tant de précision durent à l'origine en imposer aux praticiens.

Aussi, professée par des maîtres éminents, la doctrine empirique prit-elle rapidement une extension rapide. Galien lui-même, qu'on ne peut soupçonner de flatteries envers ses adversaires, parle toujours des empiriques avec respect, et dans son traité *De subfiguratione empirica*, il va jusqu'à avouer qu'il a souvent peine à combattre leur système, tant leurs raisons l'ébranlent. Aurelianus et Celse, eux aussi, ne parlent des empiriques qu'en termes élogieux et très honorables : et cependant Aurelianus était

méthodiste, et méthodiste convaincu, d'idées diamétralement opposées par conséquent à celles des disciples de Philinus de Cos.

Les empiriques, en effet, n'admettaient pas les définitions adoptées par les disciples d'Hippocrate, ils les remplaçaient par des descriptions nommées hypotypes. Ainsi, lorsque Galien dit de la fièvre que c'est « un feu contre nature fixé sur le cœur », Héraclide de Tarente la définit : « Un mouvement accéléré du sang qui se manifeste par l'accélération du pouls, l'augmentation de la chaleur, provoquant la soif,... etc... »

Pour chaque maladie, les empiriques dressaient un tableau ou théorème empirique, portant un nom particulier résumant tous les symptômes de la maladie, et donnant, classés par ordre d'importance, le tableau exact de tous les phénomènes observés durant le cours de la maladie ; les variétés des symptômes et le traitement y étaient soigneusement indiqués. Les anciens empiriques, a dit le Dr Renouard, « en s'arrêtant aux généralités secondaires, sans s'efforcer de remonter jusqu'aux premiers principes, ressemblaient à des ouvriers qui s'interrompraient au milieu de la construction d'un édifice ».

Après Philinus de Cos et Sérapion d'Alexandrie, l'empirisme fit de très rapides progrès, et bientôt il compta parmi ses adeptes des médecins du plus grand mérite, tels que les deux Apollonius d'Antioche, Ménodote, Sextus Criton, Glaucias, Nauteias, Théodas de Laodicée, etc... Mais le plus célèbre

d'entre eux fut sans contredit Héraclide de Tarente, celui que le méthodiste Cœlius Aurelianus appelle « noble, fameux, le dernier et le plus estimable des empiriques », et dont Galien dit, dans son traité *De subfiguratione empirica*, qu'« il ne parlait jamais contre la vérité pour défendre les intérêts de sa secte, ne rapportant que ce qu'il avait expérimenté lui-même, et possédant la pratique de la médecine aussi bien qu'aucun autre médecin de son temps ».

Mais la disparition de ces maîtres austères et énergiques qui maintenaient les jeunes disciples dans de justes limites, devait porter un coup terrible à la secte empirique. Après eux, elle péri-clita rapidement. La liberté de l'observation dégénéra vite en licence, et ce furent des divagations insensées, toutes plus folles les unes que les autres ; le titre d'empirique devint synonyme d'ignorant, et il est malheureusement encore peu de personnes qui aient conservé à ce mot la pureté étymologique. Ses partisans dégénérèrent bientôt en médicastres, charlatans, magiciens, sorciers, honnis de tout homme raisonnable et pensant. Pline, qui fut un esprit très éclairé et très perspicace, s'éleva énergiquement contre les empiriques, ou plutôt contre la magie et la sorcellerie des empiriques, et dans tous ses ouvrages on retrouve des traces de cette lutte.

Quand arriva l'ère chrétienne, la magie et la sorcellerie, bien que condamnées et poursuivies par la

nouvelle Eglise, eurent de nombreux adeptes et se pratiquèrent sur une échelle peut-être encore plus grande qu'auparavant. « Lorsque, dit Trousseau, la barbarie qui succéda à la chute de l'empire romain se fut étendue sur tout l'univers, la sorcellerie fit des pas de géant, et nous voyons jusque près de nous, jusqu'à il y a deux cents ans, la sorcellerie, l'astrologie, la magie, c'est-à-dire toutes les sciences les plus empiriques, régner sans conteste. Les sorciers, les empiriques qui se servaient de sorcellerie, de magie, avaient beau être condamnés, ils repullulaient toujours, et ils repullulaient, chose étrange, parce que la plupart d'entre eux croyaient en eux-mêmes. » (1).

D'ailleurs, les prêtres et les alchimistes contribuèrent beaucoup à cette fusion de l'empirisme avec le charlatanisme et la sorcellerie. Car, parmi eux, il y eut les purs et les impurs ; il y eut les médecins sobres, convaincus et peut-être par trop discrets, par trop cachés ; et il y eut les autres peu scrupuleux, religieux ou laïques, cachant les remèdes sous un mysticisme outré, sous un nuage de termes énigmatiques, de formules cabalistiques, accompagné de passes et de pratiques mystérieuses ; celui-ci dans un but de lucre, celui-là dans un but de prosélytisme pour ramener à lui les récalcitrants et les égarés.

1. En 1682, Louis XIV cassa l'arrêt du Parlement de Rouen, qui condamnait à mort plusieurs individus du pays de Vire prévenus du crime de sorcellerie. Dès lors on ne vit plus en France beaucoup de sorciers.

Ce n'étaient plus des empiriques. Néanmoins, l'on comprend que pendant tant de siècles, et malgré les efforts de ceux qui ont voulu relever l'empirisme à sa hauteur primitive, malgré les tentatives de régénération entreprises par Locke, Condillac et Lavoisier, qui conseillaient de ne jamais marcher dans la voie scientifique que l'expérience à la main ; malgré l'admirable découverte de Jenner, malgré l'autorité de Trousseau qui, dans une conférence faite en 1862, se parait du titre d'empirique ; l'on comprend, dis-je, que pendant tant de siècles cette doctrine ait été confondue avec le charlatanisme, qui a de tout temps existé et chez tous les peuples, et que de nos jours encore, pour nombre de gens, le terme d'empirisme soit synonyme de pratique fantaisiste et absurde.

CHAPITRE II

Pathologie populaire.

Après cet aperçu de l'empirisme, et avant d'aborder l'étude des propriétés actives des remèdes empiriques, jetons un coup d'œil sur les théories médicales populaires, sur celles du moins dont la vraisemblance et le bien-fondé nous ont paru le plus remarquables. Non point que nous ayons l'intention, par un enchaînement logique, de démontrer que d'idées justes sur la pathologie médicale devaient nécessairement découler des remèdes sensés et raisonnables ; mais à seule fin de prouver qu'au point de vue théorique comme au point de vue pratique on trouve çà et là, dans les notions et données populaires, de bonnes et excellentes choses ; et nous verrons que sur beaucoup de points les théories médicales populaires sont d'accord avec les théories médicales scientifiques, et que souvent même la science moderne n'a fait que confirmer ce que depuis longtemps l'imagination des masses semblait avoir pressenti.

Nous disons pressenti, car il s'agit là bien plutôt d'impressions, de pressentiments, de la part d'un esprit mal guidé, sans principes ni méthode, ces théories ne reposant sur aucune donnée anatomique, physiologique ou pathologique.

A ce triple point de vue, d'ailleurs, le peuple est profondément ignorant, et ce n'est guère que depuis quelques années, depuis qu'un enseignement anatomo-physiologique succinct fait partie de la plupart des programmes scolaires, que des notions plus détaillées et plus exactes semblent devoir pénétrer la masse.

La plupart cependant n'ignorent point qu'au point de vue anatomique le porc est l'animal domestique qui se rapproche le plus de l'homme.

Or le porc est très répandu dans nos campagnes, où il constitue à lui seul la base essentielle de l'alimentation de nos paysans, qui procèdent eux-mêmes à toutes les opérations que nécessitent le dépeçage de la bête et la conservation de sa chair ; et c'est ce qui explique les vagues notions d'anatomie que l'on pourrait s'étonner de rencontrer chez certaines gens à l'instruction ordinairement très rudimentaire, souvent même absolument nulle. Néanmoins, pour la généralité, l'anatomie profonde, intérieure, le « dedans » reste un mystère : la surface seule leur est accessible, et c'est pourquoi leurs connaissances anatomiques se bornent à l'étude des formes extérieures, superficielles, à ce que l'on pourrait appeler l'anatomie artistique ou plastique.

Ajoutons à cela une confusion dans les termes qui, pour un praticien non prévenu, pourrait très facilement amener une erreur d'interprétation.

Ainsi, l'estomac est communément appelé « cœur », et lorsque quelqu'un vient vous dire qu'il « a mal au cœur », il faut savoir que la plupart du temps il s'agit de troubles gastriques. Par contre, le cœur est désigné sous le nom d' « estomac » ; les seins, la poitrine, ce sont « les estomacs », et lorsque quelqu'un vient à vous se plaignant de troubles de l'estomac, il est bien rare qu'il ne s'agisse point d'une affection cardiaque ou vasculaire. Il est vrai d'ajouter que le mot grec *στομαχος* signifie à la fois seins et poitrine, et il est plus que probable que c'est de cette étymologie que provient la confusion.

De même, en anatomie féminine, par matrice on entend le périnée, la matrice même étant désignée sous le nom de « nature ».

Au point de vue physiologique, nous nous heurtons également à une ignorance profonde, et rares sont les organes de la fonction desquels le peuple semble se faire une idée relativement exacte. Cela, d'ailleurs, n'a rien qui doive nous surprendre : l'anatomie étant très imparfaite, très rudimentaire, la physiologie ne peut pas valoir mieux, puisqu'elle manque de la base anatomique indispensable.

Et d'abord, le cerveau ou « cervelle ». L'opinion générale en fait l'organe de l'intelligence : ne dit-on point des détraqués qu'ils ont le « cerveau fêlé », la « cervelle brûlée », une araignée dans le « plafond »,

etc. etc., ? Et l'expression « avoir des vides dans la cervelle » ne donne-t-elle point une idée des lésions anatomiques que l'on observe chez les gens atteints de ramollissement cérébral.

On dit aussi que « les femmes qui accouchent d'un enfant bête souffrent beaucoup ». Si la chose est vraie, en tout cas elle peut l'être quelquefois, ne pourrait-on pas l'expliquer par le fait d'une malformation de la tête fœtale ?

Nul n'ignore également que le cœur est le moteur de la circulation, l'organe propulseur du sang, et chacun sait que cette phrase « tout mon sang n'a fait qu'un tour » sert à désigner les palpitations cardiaques d'origine émotive. De même « j'en ai eu des sueurs froides » est une expression très fréquente dans la bouche des personnes ayant été en proie à une violente terreur, et qui montre que depuis longtemps il n'échappait pas au vulgaire que la sueur peut être sécrétée en dehors des conditions ordinaires d'échauffement de la peau. Il s'agit là, d'ailleurs, d'un phénomène réflexe sur lequel, il y a une dizaine d'années, les expériences de Kendall, Vulpian, Strauss, sont venues jeter la lumière.

Quant au foie, pour le peuple, sa fonction principale consiste dans l'élaboration de la bile, « une mauvaise humeur que les gros mangeurs fabriquent en abondance ». Mais n'allez pas lui demander si cette abondance de bile est la cause de l'exagération de l'appétit, ou simplement sa conséquence ; ce serait trop exiger de lui. De même, on imputera

facilement à une lésion du foie la mauvaise odeur des selles ; on dira alors du malade qu'il a le « foie pourri ». Abstraction faite de cette idée de pourriture du foie, cette théorie n'est-elle pas foncièrement vraie et d'accord avec les théories modernes sur la physiologie hépatique ? Dans la jaunisse, par exemple, les matières fécales n'exhalent-elles point une odeur particulièrement fétide ?

Par contre, pour ce qui est des reins, vulgairement appelés rognons, on ignore en général leur rôle : tout ce qu'on sait, c'est que l'urine est toxique, un vieux proverbe ne dit-il pas qu'il « est bon de souvent tomber de l'eau » ? Ce que l'on sait également, c'est que l'urine est singulièrement propice à la fermentation ammoniacale, que l'ammoniaque entre dans sa composition, puisque ce produit est communément appelé « essence d'urine » (1).

Restent encore « les fleurs », un des termes les plus usités pour désigner l'écoulement menstruel des femmes. Il est probable que cette définition provient, par analogie, de ce qui se passe dans le règne végétal, où la fleur précède le fruit : le fruit, en l'espèce, n'étant autre que l'enfant.

Mais c'est surtout en pathologie, et particulièrement en pathologie générale, que, toujours avide de la connaissance des causes, l'imagination populaire,

1. Brissaud. *Histoire des expressions populaires relatives à la médecine*.

jointe à certaines données d'observation courante, a donné les résultats les plus sensés.

Nous laisserons de côté les grandes théories générales sur les causes des maladies : théories humorale, biliaire, glaireuse, etc., pour nous occuper exclusivement des points admis par la science moderne.

Tout le monde, par exemple, croit à l'hérédité et à ses conséquences physiques et morales, heureuses ou néfastes ; et le vieux proverbe « tel père, tel fils », n'est que l'expression de cette croyance. N'est-ce pas aussi une idée très répandue que souvent certains traits, certains détails de la physionomie des grands-parents se trouvent reproduits chez leurs petits-enfants ?

Chacun sait également qu' « un rhume négligé, mal soigné, tombe facilement sur la poitrine ». C'est bien là, n'est-ce pas, un processus réel que les recherches cliniques et bactériologiques modernes n'ont fait que confirmer. De même, nul n'ignore qu' « un mal attire l'autre », et ceci s'applique aussi bien à ce qui précède qu'à la théorie des états de moindre résistance, si importante en clinique. Le « rhumatisme remonté au cœur », c'est la traduction populaire de l'endocardite rhumatismale. La « goutte remontée », le « lait répandu », sont également des manifestations morbides admises à l'heure actuelle.

Le peuple semble en outre avoir eu comme l'intuition de la bactériologie ; depuis longtemps l'ex-

pression « sain comme un poireau, comme une gousse d'ail » sert à désigner l'homme jouissant d'une santé parfaite : et la bactériologie contemporaine a montré que ces légumes étaient complètement ou à peu près dépourvus de parasites.

Depuis longtemps, pour les fractures compliquées, à foyer ouvert, on avait imaginé des méthodes pré-munissant l'organisme contre la contamination qui peut se faire par l'air ; car on savait que la réparation s'opère par les seuls actes physiologiques, si la peau n'a pas été intéressée dans la blessure, si la plaie n'a pas été exposée au contact de l'air, vecteur, dans certains cas, des agents nuisibles et des principes morbides.

Depuis longtemps aussi, il est d'usage de brûler les vêtements des pthisiques, des individus morts de la poitrine, et de passer à la chaux les pièces où ils ont vécu ; la découverte de Robert Koch n'a donc fait que donner à ces pratiques une confirmation scientifique rigoureuse.

De même, de tous temps et de tous pays, on a cru que les épidémies de fièvre typhoïde étaient produites chez les gens affaiblis par l'ingestion de mauvaises eaux. Depuis la peste d'Athènes jusqu'à nos jours, depuis Thucydide jusqu'à Chantemesse, cette notion n'a pas varié, et ceux-là seuls sont atteints qui ont ingurgité des eaux malsaines (1). N'est-ce point là la théorie moderne, et ces deux éléments d'état de

1. Brissaud.

moindre résistance et de contamination des eaux ne sont-ils point reconnus comme des facteurs de la plus haute importance.

Un vieux dicton dit que « quand l'estomac va, tout va ». Cette formule est foncièrement vraie. Ce qu'il faut d'abord pour se bien porter, c'est n'avoir « pas mal au cœur », c'est-à-dire à l'estomac ; en d'autres termes, c'est conserver son appétit. Or, pour cela, que faut-il faire ? Surveiller son alimentation, ne manger ni trop, ni trop peu, à des heures régulières, et surtout ne pas avoir un régime trop exclusivement carné. Les jeûnes ordonnés par l'Eglise, les prescriptions relatives aux jours maigres ne sont-ils point, sous une forme un peu spéciale, des prescriptions hygiéniques recommandables ?

Quand on ne tient pas compte de ces préceptes, qu'arrive-t-il ? L'estomac « se décroche », ou plus exactement se dilate. On observe alors la « poche d'eau », dont la recherche en clinique sert de critérium au diagnostic de dilatation gastrique. Sur ce point encore, l'opinion populaire se rapproche singulièrement d'une théorie médicale tout à fait contemporaine qui rattache l'immense majorité des dyspepsies à la dilatation de l'estomac.

Après l'acte stomacal vient l'acte intestinal, et la rétention prolongée des matières fécales dans l'intestin peut amener des troubles assez sérieux. Ne dit-on pas d'un homme acariâtre et insupportable qu'il a l'« humeur constipée » ? Ne dit-on pas aussi par ironie « gai comme un constipé » ?

Dans ses leçons sur les auto-intoxications, M. Bouchard nous enseigne que les hypocondriaques et les aliénés sont en général des constipés. L'homme a une psychologie différente selon l'état de réplétion ou de vacuité de son rectum : « Qu'il ait la diarrhée, il est languissant et doux : la force lui manque pour être méchant. Qu'il soit constipé, alors les sels et les soufres de sa merde entrent dans son chyle, portent l'acrimonie dans son sang, fournissent souvent à son cerveau des idées atroces. » (1).

Il est aussi une lésion très commune à laquelle la pathologie populaire attribue une origine assez curieuse. Nous voulons parler des *nœvi* des nouveau-nés, vulgairement appelés taches de vin, envies, fraises, etc... D'où proviennent ces signes ? Nul n'hésitera à vous répondre qu'ils résultent d'une envie de la mère non satisfaite, d'une frayeur survenue au cours de la grossesse. Qu'y a-t-il de vrai dans cette interprétation ? A l'heure actuelle, les ouvrages scientifiques sont muets sur la question ; mais la nature est tellement bizarre, tellement capricieuse, elle accomplit parfois des choses si extraordinaires, qu'il ne faudrait point s'étonner outre mesure si des recherches scientifiques ultérieures venaient un jour nous démontrer le bien-fondé de cette explication.

Mais nous n'en finirions point s'il nous fallait passer en revue toutes les expressions et théories médicales populaires, et les étudier dans leurs rapports

1. *Dict. phil.*

avec les données scientifiques modernes. Nous avons simplement voulu montrer que la pathologie populaire n'était pas à dédaigner, et que nombre de ce que l'on pourrait appeler ses aperçus intuitifs ont été les théories primitives qu'une science plus rigoureuse est venue confirmer.

CHAPITRE III

Remèdes populaires.

Il nous reste maintenant à étudier les propriétés actives des remèdes populaires.

Or, qu'est-ce qu'un remède ? Et qu'est-ce qu'un remède populaire ? Un remède, dit Littré, est tout ce qui peut déterminer un changement salutaire dans l'économie en général ou dans un organe en particulier. Un remède populaire est celui qui est conseillé, prescrit, ordonné par des personnes qui ne savent rien en médecine.

Et sans revenir sur ce que nous avons déjà dit, sans passer en revue, nous n'en finirions pas, toutes les catégories de gens qui exercent la médecine sans en connaître le premier mot, rappelons-nous l'histoire de Gonelle, et nous constaterons une fois de plus qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, et que de notre temps comme au xvi^e siècle tout le monde est médecin, sauf peut-être... le médecin lui-même.

Or, étant donné le nombre considérable de ces

guérisseurs ou prétendus guérisseurs, il est tout naturel que leurs prescriptions atteignent également un chiffre très élevé. Mais si, parmi ces remèdes, la plus grande partie est inactive, irraisonnée, absurde, nuisible même, produits d'une fantaisie plus ou moins intéressée ou maladive; à côté, il en est quelques-uns d'efficaces, de réellement actifs, qu'on aurait tort de rejeter *de plano*, sans chercher à pénétrer la raison de leur efficacité.

C'est précisément à l'étude des propriétés actives des remèdes populaires, véritablement dignes du nom de remèdes puisqu'ils peuvent amener un changement salutaire, que nous consacrerons ce chapitre.

Nous le diviserons en quatre articles :

Dans le premier, nous étudierons les remèdes provenant du règne végétal.

Le second sera consacré aux produits d'origine minérale, et le troisième à ceux d'origine animale ;

Enfin, dans une quatrième partie, nous nous occuperons de certains traitements plus complexes, pouvant nécessiter, en outre des médicaments empruntés à ces différents règnes, l'intervention d'autres méthodes : mécanique, physiologique, psychique, etc.

ARTICLE I

Remèdes empruntés au règne végétal.

L'usage des plantes dans le traitement des maladies date de la plus haute antiquité, et de tout temps la médecine par les simples fut en honneur : c'est

ainsi que l'on désignait, et que l'on désigne encore, les plantes médicinales et aussi tout traitement végétal non composé.

Les tisanes, les infusions sont la forme la plus habituelle de leur administration : ce sont des boissons tenant en dissolution dans beaucoup d'eau de petites quantités de principes médicamenteux. Elles agissent surtout par l'eau qu'elles renferment, et, de ce fait, ont une certaine action sur les sécrétions, en particulier sur celle de la sueur. Froides, elles servent à combattre les hémorragies et les vomissements ; chaudes, elles sont surtout destinées à exciter la transpiration ou à favoriser la sortie d'une éruption. Le peuple, encore imbu des vieilles doctrines humorales, les emploie souvent à titre de dépuratifs.

Il serait difficile d'établir une classification méthodique des simples, en tant que remèdes populaires, certaines plantes étant employées dans des intentions différentes. Nous les étudierons donc par ordre alphabétique, nous réservant, à propos de certaines d'entre elles, d'étudier en même temps celles dont les propriétés sont utilisées dans le même but.

Absinthe. — L'absinthe en infusion est très fréquemment employée dans les cas d'anorexie, pour exciter les fonctions gastriques et digestives. Elle présente une odeur fortement aromatique et agréable, et une saveur à la fois amère et parfumée, ces deux propriétés étant dues à une huile essentielle et à un principe amer. Sous forme d'apéritif, et associée à d'autres essences, en solution alcoolique, elle jouit malheureusement à l'heure actuelle d'une vogue terrible.

La *camomille*, la *petite centaurée*, la *chicorée sauvage* sont également très usitées comme stomachiques, toniques, apéritives, digestives. Elle sont très recommandées dans les cas de crampes d'estomac, de flatuosités gastro-intestinales, de constipation atonique. Et nombreuses sont les personnes à la digestion pénible et douloureuse, qui, à la fin de leur repas, remplacent le café par une infusion de cinq à six fleurs de camomille. Cette dernière, ainsi que la centaurée, jouit également de propriétés fébrifuges réelles, et Trousseau disait d'elle que « c'était le quinquina de l'antiquité ». Ajoutons à cela des propriétés emménagogues, peu prononcées il est vrai, et l'on ne s'étonnera point que beaucoup de femmes, à l'époque de leurs règles, en prennent tous les soirs une infusion, et s'en trouvent bien.

Ail. — L'ail est très usité comme condiment et comme stimulant des voies digestives. C'est à l'essence âcre qu'il renferme qu'il doit ces propriétés. Pris en trop grande abondance, il fatigue l'estomac, et c'est certainement plutôt par goût que par raison que les mangeurs d'ail font usage de cet aliment. Il jouirait également de propriétés vermicides, et nous avons entendu M. le professeur Pouchet, se basant sur une coutume populaire, le recommander, ainsi que les harengs saurs, dans le traitement du ver solitaire.

Café. — Le café est à l'heure actuelle d'un usage tellement courant qu'il est admis qu'un bon repas ne peut être complet sans café, et que nombreuses sont

les personnes qui s'en ingurgitent habituellement trois, quatre tasses et même davantage dans le cours d'une seule journée : il facilite en effet beaucoup la digestion. Il est aussi employé vulgairement par ceux qui ont à accomplir de longs et pénibles travaux, physiques ou intellectuels. C'est en effet une boisson véritablement intellectuelle, il rend le travail d'esprit plus rapide, la mémoire plus étendue, l'imagination plus vive, l'élocution plus facile ; il inspire la gaieté et le bien-être, augmente les forces, chasse les préoccupations ; c'est donc un excitant du système nerveux central.

C'est également un bon remède contre l'insomnie, et chacun connaît la légende de sa découverte, l'histoire des chameaux qui, ayant mangé de ses fruits, veillaient et sautaient toute la nuit contre leur ordinaire.

Il est aussi très usité chez les gens dont l'alimentation est insuffisante : et cela s'explique aisément, car il entraîne une diminution de l'urée et de l'acide urique.

On l'emploie encore, empiriquement, contre la migraine et la névralgie faciale, où il donnerait de bons résultats. Mais c'est surtout dans la gravelle et la goutte que le peuple l'a employé, se basant sur ce qu'en Orient et aux Antilles, où le caféier croît en abondance, la gravelle et la goutte seraient presque inconnues. Cela ne résulterait-il pas de ce que nous venons de dire qu'il diminuerait la quantité d'urée et d'acide urique ? Mais dans ce cas, c'est surtout

sous forme de café vert, et en macération, qu'il est administré.

Camphre. — Le camphre, ce cheval de bataille d'un homme trop absolu pour rester savant distingué; le camphre dont Raspail voulut faire une panacée universelle, un remède à tous les maux, est encore de nos jours très employé, surtout pour l'usage externe. Au temps jadis, ses propriétés antiaphrodisiaques lui valurent une grande réputation et une vogue immense dans les communautés religieuses. A l'heure actuelle, il est utilisé en guise de tabac à priser contre la migraine; on en fait également des cigarettes que l'on fume en aspirant la vapeur à froid pour vaincre les toux opiniâtres et se préserver des miasmes putrides en temps d'épidémies. La poudre, jetée en grande quantité dans le lit, est d'un usage courant dans les familles pour empêcher chez les enfants les habitudes d'onanisme.

L'huile camphrée est très fréquemment utilisée en applications calmantes résolutes sur les engorgements douloureux, les gonflements péri-articulaires, les contusions, les entorses, les douleurs rhumatismales, névralgiques, etc.

Il n'est pas de point douloureux où l'eau-de-vie camphrée n'ait été employée, et la plupart du temps avec les plus grands avantages. L'eau sédative, elle aussi, est devenue un remède populaire contre les migraines, les névralgies, les douleurs de tête les plus variées. Il est vrai que l'ammoniaque entre dans sa composition, et il est plus que probable qu'il

faut attribuer à ce produit les bons effets de l'eau sédative.

Charbon. — La poudre de charbon de bois est empiriquement employée à l'extérieur, en applications topiques et comme dentifrice. Dans le traitement des plaies, elle neutralise les odeurs fétides, excite les tissus vivants à la formation de bourgeons charnus et hâte la cicatrisation. Sous forme de cérat, c'est un bon topique d'un usage très répandu pour le pansement des ulcères variqueux.

Le dentifrice au charbon, employé avec une brosse, raffermi les gencives, blanchit les dents, fait disparaître la mauvaise haleine et maintient la propreté de la bouche. En résumé, le charbon est un bon antiseptique, facile à préparer, non dangereux et très efficace : les Japonais n'ont-ils pas voulu en faire un préservatif infaillible contre toutes sortes d'affections ?

Chiendent. — Depuis longtemps, on avait remarqué que les chiens, lorsqu'ils veulent se purger, mangent du chiendent. Il est probable que c'est de cette constatation que dérive l'usage si populaire du chiendent comme « dépuratif ».

Le chiendent est le rhizome du froment rampant, il croît malheureusement à profusion dans les terrains mal cultivés et n'est que trop connu des habitants des campagnes, constamment obligés de retourner la terre dans tous les sens pour le détruire et l'empêcher de nuire à la récolte. La décoction est extrêmement usitée en France comme rafraîchis-

sante, délayante, diurétique, antiphlogistique. C'est, sans contredit, l'une des tisanes les plus employées. Associée à la réglisse qui lui sert de matière sucrante, cette tisane constitue, avec la tisane d'orge, la tisane commune des hôpitaux.

Dans le même ordre d'idées, la tisane de *queues de cerises* est également très usitée. Elle jouit, en effet, de certaines propriétés diurétiques.

Quant à la *salsepareille*, elle est considérée comme le type des « dépuratifs du sang ». Mais il est permis de supposer que, si cet effet est réel, il est obtenu par l'intermédiaire des effets obtenus directement sur le tube digestif, car la salsepareille n'est nullement diurétique. C'est d'ailleurs à cette prétendue propriété que jadis, dans le traitement de la syphilis constitutionnelle, la salsepareille a dû d'être tant vantée.

Chélidoine. — Le suc frais de chélidoine est employé par nos campagnards en applications topiques, pour le traitement des cors et des verrues. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question.

Colchique. — Dans les cas de douleurs rhumatismales, de goutte, ils obtiennent d'assez bons résultats de l'usage de tisanes à base de vieillotte des prés, cette plante n'étant autre que le colchique médicinal. De même, les infusions de fleur de sureau, d'écorce de saule, sont également très usitées : ne contiennent-elles point d'ailleurs une certaine proportion d'acide salicylique ?

Courge. — Les semences de courge sont d'un

usage courant, dans nos campagnes, pour le traitement du ver solitaire. Mais il arrive très souvent que la médication, mal ordonnée, ne donne pas les résultats qu'on serait en droit d'attendre des propriétés tœnifuges de ces semences.

Ergot de seigle. — Nous arrivons maintenant à une série de produits, dont l'usage est malheureusement trop répandu, et le plus souvent dans une intention criminelle. Nous voulons parler des abortifs ou plus exactement des prétendus abortifs. En première ligne, vient l'ergot de seigle, dont on utilise fréquemment en thérapeutique les propriétés anti-hémorragiques. Ce champignon passe, parmi nos paysannes, pour être un déterminant infailible de l'avortement. Il est vrai qu'il agit énergiquement sur l'utérus, dont il excite les contractions musculaires ; mais au point de vue abortif il n'a jamais donné de résultats, ou plutôt si, car chaque fois qu'il a réussi à provoquer l'avortement, par la même occasion il a causé la mort.

Dans le même ordre d'idées, on utilise également l'*armoïse*, dont les feuilles, amères et aromatiques, sont surtout usitées comme emménagogues, en infusion, à la dose de 10 à 15 grammes par litre. L'*absinthe*, le *persil*, la *quinine* jouissent également de la réputation d'abortifs, sans toutefois donner d'autres résultats que des troubles d'intoxication dus aux hautes doses auxquelles on les emploie habituellement.

Guimauve. Mauve. — La guimauve et la mauve,

toutes les deux de la famille des Malvacées, sont très communes dans nos campagnes et d'un usage journalier. Avec les fleurs, on fait des tisanes pectorales utilisées dans les affections chroniques des voies respiratoires. Les feuilles cuites, grâce à la grande quantité de mucilage qu'elles contiennent, constituent d'excellents cataplasmes, émollients et adoucissants.

Laitue. — Depuis longtemps la laitue jouit, près du peuple, de propriétés hypnotiques et sédatives, et c'est une vieille coutume parmi nos paysans de recommander la laitue aux jeunes gens dont les ardeurs amoureuses paraissent par trop exagérées.

Lin. — Le lin, voilà bien un des remèdes les plus usités en thérapeutique populaire. On utilise surtout les graines de lin. Emollientes, adoucissantes et légères, purgatives même, et surtout par action mécanique, une ou deux cuillerées de ces graines mises dans un verre d'eau et avalées le soir en se couchant produisent un effet laxatif efficace. Bouillies, seules ou enveloppées d'un nouet de linge, les semences de lin donnent une eau mucilagineuse très recherchée et très fréquemment utilisée dans les ménages en lavements, injections, lotions, fermentations, et surtout en tisanes, comme rafraîchissantes, particulièrement dans les irritations des voies digestives et urinaires.

Réduites en poudre ou en farine, en les pilant dans un mortier, elles forment la base de cataplasmes doublement émollients par le mucilage et l'huile qu'elles contiennent. Ces cataplasmes sont d'un usage très répandu, et la base même du traite-

ment dans la médication antiphlogistique, si en honneur parmi le peuple.

Noyer. — Par suite du tannin qu'elles renferment, l'injection de feuilles de noyer donne de bons résultats comme astringente dans toutes les affections bénignes des voies vaginales ; aussi son usage est-il courant. Le noyer est également considéré comme un remède efficace contre toute manifestation scrofuluse ; on lui attribue aussi de grandes propriétés dépuratives, et il n'est pas une mère qui n'administre de la tisane de feuilles de noyer à son fils atteint d'acné ou de furonculose, etc. En effet, Négrier, d'Angers, a trouvé que le noyer rendait des services réels dans le traitement des engorgements strumeux, des angines, des catarrhes, des états de langueur, des plaies ulcéreuses, des caries osseuses, des trajets fistuleux, des arthrites chroniques, des tumeurs blanches. Les enfants lymphatiques, avec les lèvres pâles, la face bouffie, les ganglions engorgés, la poitrine grasse, le corps rempli d'humeurs, comme on dit vulgairement, en retirent les meilleurs effets.

Marronnier d'Inde. — Il n'est pas rare de trouver des marrons d'Inde dans les poches des sujets atteints d'hémorroïdes : c'est, paraît-il, un remède merveilleux. Dans certaines contrées, en Normandie par exemple, nous savons que beaucoup de gens appliquent sur leurs hémorroïdes des cataplasmes à base de marrons d'Inde écrasés ; ils en obtiendraient de bons résultats. Qu'en croire ? Il est certain qu'on tire des marrons d'Inde une huile essentielle

dont on vante les bons effets dans le traitement des hémorroïdes. Que l'on tire de bons résultats du cataplasme de marrons, c'est tout naturel ; mais qu'ils agissent également, placés dans les poches, c'est plus problématique. Faut-il en conclure qu'ils émettraient un principe volatil dont l'absorption produirait ces heureux résultats ?

Moutarde. — La moutarde condimentaire, ce sinapisme de l'estomac, que Grimod de la Reynière appelait « la pierre à aiguiser de l'appétit », sert à relever la saveur des mets et à faciliter la digestion de certains aliments lourds.

Elle surexcite la sécrétion du suc gastrique, active la digestion, prévient ou combat le développement des gaz intestinaux, et agit contre la constipation. C'est donc un bon médicament stomachique, mais dont l'abus, comme celui de l'ail, du poivre, et de tous les condiments en général, irrite bientôt la muqueuse gastrique :

Mais quiconque en abuse est puni sur l'heure,
Il en fait la grimace, il pleure.

Les graines de moutarde noire, écrasées dans un mortier, donnent la farine dont l'usage est si fréquent dans le peuple sous le nom de sinapisme, sorte de cataplasme rubéfiant. On l'emploie encore en bains de pied, lorsqu'il s'agit de « tirer le sang de la tête ».

Orties. — Les orties sont très usitées comme révulsif dans nos campagnes, surtout lorsqu'on n'a pas de sinapismes sous la main. Pour le traitement

du lumbago, du « tour de reins », rien ne vaudrait, au dire de nos paysans, une bonne et énergique friction avec une poignée d'orties. C'est là une médication plutôt... énergique, mais dont nous avons pu constater par nous-même les bons effets en maintes circonstances.

Oignons. — En outre de leur usage comme condiments, les oignons cuits sont souvent employés dans les campagnes en cataplasmes maturatifs contre les panaris ; crus, pelés et appliqués sur la peau, ils agissent comme rubéfiants et peuvent remplacer les sinapismes. On leur a aussi attribué, comme à l'ail, des propriétés anthelminthiques, mais on ne les a guère utilisées.

Quinquina. — Nous ne saurions passer sous silence le quinquina, dont l'utilisation comme tonique et fébrifuge est d'un usage si vulgaire. Sait-on que son introduction dans la médecine européenne date à peine de la moitié du xvii^e siècle (1640). Lors de son nouveau voyage dans le nouveau continent, Joseph de Jussieu nous fit connaître que les habitants d'un village des environs de Loxa utilisaient les propriétés fébrifuges de cette plante, dans le traitement de la fièvre intermittente. Cette écorce fut importée en Europe, en Espagne, par l'épouse du comte d'El Clinchon, et par les Jésuites de Lima qui en envoyèrent à Rome et au cardinal de Lugo, d'où les noms de poudre de la comtesse, poudre des jésuites, poudre cardinale, sous lequel il fut primitivement dési-

gné. On sait quelle extension ce produit a prise dans la thérapeutique générale.

Raisin. — Dans le pays du vin, le raisin a toujours été en honneur pour le traitement de l'anémie, de la dyspepsie, de la constipation habituelle, de certaines diarrhées chroniques, de certaines affections chroniques du foie, des coliques hépatiques, de la gravelle, de la goutte, de la bronchite chronique. D'ailleurs, de nos jours, la cure de raisin n'est-elle point recommandée contre les mêmes affections ?

L'alcool, à son tour, jouit d'une vieille réputation comme antitoxique, et surtout comme antivenimeux. Sous forme de vin à l'ail, les Romains l'administraient jusqu'à ivresse complète dans les cas de piquûres de vipères. De nos jours également, dans certains pays tropicaux, l'ivresse éthylique est encore le traitement préféré contre les morsures de serpents venimeux.

Des expériences ont d'ailleurs été tentées dans ce sens par le Dr Valentino, qui a constaté que l'injection d'alcool préservait les cobayes des conséquences funestes des piquûres de vipères, et même des injections de strychnine à dose mortelle.

Sucre. — Nous arrivons maintenant à un produit dont l'usage, comme remède, remonte aux époques les plus reculées. De nos jours, chacun sait que le sucre est un aliment d'épargne. Les cyclistes prennent des fruits sucrés dont l'eau remplace celle qu'a enlevée la sudation, et dont le sucre va fournir l'énergie aux muscles ; ils boivent de l'eau sucrée,

du thé sucré, toujours du sucre, et laissent de côté ces déchets appauvris et appauvrissants de champignons, qu'on appelle alcools ; les alpinistes mâchent des pruneaux secs, et en Allemagne, désormais, le sucre fait partie de l'alimentation des troupes (1). En France des essais sont tentés dans la même voie.

De plus le sucre est désinfectant, lorsque brûlé sur une pelle chauffée au rouge il répand des vapeurs épaisses et très odorantes qui servent à neutraliser les mauvaises odeurs de la chambre des malades. C'est là une de ses propriétés que nulle ménagère n'ignore.

Il présente, en outre, de réelles qualités édulcorantes, émollientes, stomachiques, pectorales, fréquemment mises à profit dans la médecine populaire : lorsqu'on a mal à la gorge, on prend du sucre ; lorsque la digestion est pénible, on avale un verre d'eau sucrée. Nous n'insisterons pas sur son emploi en thérapeutique comme adjuvant, conservateur, correctif, etc.

Tabac. — Voilà encore un produit dont la vogue est considérable de nos jours, et dont les propriétés thérapeutiques sont assez fréquemment utilisées. Les marins, peut-être pour justifier une habitude plutôt malpropre, prétendent que la chique les préserve du scorbut ? En tout cas, elle rendrait des services dans certains cas de dyspepsie.

A dose modérée, la fumée, d'après Germain Sée, produirait l'excitation cérébrale et faciliterait le tra-

1. H. de Varigny.

vail. A dose forte, elle aurait des effets absolument opposés. Mais il y a là surtout, croyons-nous, une question de susceptibilité individuelle, de réaction personnelle.

Mais c'est surtout en prise, sous forme de poudre, que le tabac est vulgairement utilisé comme remède. Il cause sur la muqueuse nasale une double sensation objective et tactile, donnant lieu, par action réflexe, à des éternuements plus ou moins répétés, accompagnés d'une abondante sécrétion de mucus. Pris en petite quantité, le tabac en poudre excite le cerveau dans une juste mesure, de manière à rendre plus actives et plus fortes les facultés auxquelles cet organe préside. Aussi est-il d'un usage courant chez les gens dont, momentanément, les facultés intellectuelles sont obscurcies, et chez ceux qui veulent lutter contre le sommeil.

Tilleul. — Les fleurs de tilleul, d'un blanc jaunâtre, d'une odeur suave, et d'une saveur douce sont utilisées sous forme d'infusion, à la dose de 5 à 10 grammes pour 1 litre d'eau. Cette infusion est très en vogue dans la médecine populaire, où elle s'emploie comme stomachique, anti-spasmodique et sudorifique, dans les indispositions qui résultent d'un état nerveux, d'un refroidissement ou d'un trouble des fonctions digestives.

Nous ne voudrions point terminer cette étude des remèdes populaires empruntés au règne végétal sans dire un mot de la recette empirique suivante que nous tenons d'un paysan normand. Etant allé

consulter un vieux sorcier pour divers troubles mal définis, celui-ci lui ordonna de faucher l'herbe de son pré, sur une étendue de plusieurs mètres carrés, de remplir une brouette de cette herbe, puis d'en prendre une poignée dont il ferait une tisane, laquelle tisane il avalerait. Le vieux sorcier, en son for intérieur, ne se faisait-il pas cette réflexion que sur la quantité d'herbes utilisées pour la tisane, il s'en trouverait probablement une de bonne, si la tisane, en tant que tisane, ou l'évolution même de la maladie n'apportaient pas une amélioration ? N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, qu'agissaient la plupart du temps, les électuaires polypharmaceutiques aux formules si complexes, de nos pères, comme la thériaque, par exemple, dont la formule primitive contenait près de 700 drogues ou médicaments divers ?

ARTICLE II

Remèdes empruntés au règne minéral.

Les médicaments empruntés au règne minéral sont peu nombreux. Le plus usité est sans contredit le sel.

Sel. — Depuis un temps immémorial, les hommes font usage du sel de cuisine, et les animaux le recherchent avec avidité. Pris en petite quantité, il excite la sécrétion de la salive et du suc gastrique, stimule les fonctions de l'estomac, favorise la digestion. C'est un condiment indispensable sans lequel toutes les fonctions organiques seraient troublées et devien-

draient languissantes. A haute dose, il est souvent utilisé pour ses propriétés purgatives et émétiques. Les bains salés, les bains de mer sont également d'un usage courant dans les cas de scrofule, de faiblesse générale, de rachitisme. Il jouit aussi de propriétés antiseptiques réelles, et il est très fréquemment employé en solution pour le lavage des plaies. N'est-ce pas, d'ailleurs, à ces propriétés antiseptiques qu'il doit d'être utilisé pour la conservation des viandes ?

Cautères. — On appelle ainsi des ulcères artificiels, artificiellement entretenus dans le but de produire une suppuration constante dans un point quelconque du corps. Cette espèce d'exutoire est d'un usage très commun dans le peuple, qui l'utilise dans le but d'améliorer une affection générale, pour modifier la crase du sang et des humeurs, et comme dérivatif dans une foule de maladies chroniques, menaçant de près ou de loin la vie des individus. A l'heure actuelle, cette pratique n'est-elle pas usitée dans la prophylaxie de la paralysie générale ?

Comme cautères, on emploie de la potasse caustique, de la pâte de Vienne. Dans le même but, également, on emploie des vésicatoires qu'on laisse en place des temps interminables.

Fer. — L'emploi du fer en médecine remonte à la plus haute antiquité : on le donnait dans toutes espèces d'états morbides (impuissance, pertes utérines, dysenterie, etc...). Vulgairement, il est administré sous forme d'eau ferrugineuse, produite par le séjour

de clous dans l'eau. Nous connaissons une contrée où les jeunes gens considérés comme anémiques le prennent sous forme de terres ferrugineuses. Pris sous ces deux formes, le fer s'oxyde dans l'estomac, en donnant lieu à un dégagement d'hydrogène sulfuré et souvent d'acide sulfurique, parce qu'il contient presque toujours du soufre : il en résulte des éructations pénibles.

Salpêtre. — Il paraît que les moutons, ayant des vers au foie, lèchent des pierres salées et urineuses. C'est de là probablement que dérive l'usage du nitre comme diurétique. Très répandu dans la nature, soit en nitrières, soit mélangé à la terre, soit sous les ponts, soit sur les matériaux de construction et dans les caves, le salpêtre existe aussi dans un très grand nombre de végétaux, tels que la bourrache, la pariétaire, etc., dont les paysans font un grand usage comme diurétiques. C'est d'ailleurs dans le même but que le nitre lui-même est utilisé.

Soufre. — Le soufre est employé depuis un temps immémorial. Vanté outre mesure par les anciens, il jouit encore d'une réputation méritée dans la plupart des maladies chroniques, dans l'eczéma, l'impétigo, le psoriasis, la gale. Il irrite tellement les voies digestives qu'il les parcourt très vite sans avoir le temps d'être absorbé, et fait dans ce cas l'office de purgatif.

Alun. — Les propriétés astringentes de l'alun, qui, appliqué sur les tissus, les contracte et les resserre, sont bien connues du peuple qui l'utilise, soit en injections dans les fleurs blanches, les inflamma-

tions chroniques des voies vaginales, soit en poudre dans l'ozène, le coryza, les épistaxis, les conjonctivites, les stomatites, les angines, les amygdalites, etc.

ARTICLE III

Remèdes empruntés au règne animal.

Il nous reste à dire quelques mots des remèdes populaires empruntés au règne animal.

Salive. — La salive doit à ses propriétés de chaleur et d'alcalinité d'être employée dans le traitement des dartres et des petites plaies de toute nature. Malheureusement, sa flore microbienne est si abondante qu'il doit en résulter plus de complications que de profit réel.

Urine. — Nous parlerons ultérieurement de l'urine fermentée dans le traitement de la sciatique. Sachons cependant que les urines jouissent d'une grande importance en pathologie populaire, et que nombreux sont les sorciers qui, rien qu'à leur aspect, prétendent poser un diagnostic ferme. C'est un liquide chaud, émollient comme la salive, très fréquemment utilisé contre les engelures, l'eczéma et l'impétigo des jeunes enfants. A l'intérieur, elle est d'un usage assez répandu dans les cas de goutte et de gravelle, et, si elle réussit, ne faut-il pas attribuer son action à l'urée, qui est à la fois diurétique et lithontriptique ?

Crème. — La crème, ou plus exactement l'huile résultant de son ébullition, est très employée dans le pansement des dartres, plaies, etc. Dans ces conditions, elle forme assurément un bon pansement gras, aseptique.

Beurre. — Encore un produit qui joint à ses propriétés alimentaires des qualités thérapeutiques bien connues du peuple. A l'extérieur, on l'utilise dans le pansement des plaies et des brûlures; mais, si on n'a pas soin de le faire fondre au moment de l'emploi, de façon à l'aseptiser, il est à craindre des complications infectieuses. A l'intérieur, il est très recommandé aux sujets faibles, lymphatiques, rachitiques et scrofuleux. C'est d'ailleurs un aliment de digestion et d'absorption facile, constituant peut-être le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

Corps gras. — La graisse de supplicé, la graisse de blaireau jouissent d'une grande réputation dans le traitement des douleurs rhumatismales. Nous savons qu'en fait de graisse de blaireau, le pharmacien délivre le plus souvent une pommade de belladone, dont les effets sédatifs n'ont rien qui doive nous étonner.

Corne de cerf. — La corne du cerf pulvérisée est administrée à l'intérieur dans le traitement de diverses dyspepsies. Elle contient en effet du carbonate de chaux dont les effets sur la sécrétion gastrique sont bien connus. Il paraît même que dans certains pays on utiliserait, dans le même but, la crotte de chien.

Chat. — Dans les cas de coliques, on applique des chats vivants sur le ventre du malade. Abstraction faite de la docilité plus que problématique du chat, cet usage ne correspond-il pas à l'emploi des serviettes chaudes que nous recommandons souvent en pareil cas. Mais, avant d'ordonner une telle médication, le peuple n'aurait-il pas besoin d'être fixé sur la nature du mal ?

Abeilles. — Le cataplasme d'abeilles pilées est très usité dans le traitement du rhumatisme. Il en est de même de celui de fourmis. N'y aurait-il pas dans ces abeilles un principe, analogue à l'acide formique, dont l'intervention puisse expliquer les améliorations constatées.

Miel. — Le miel est considéré comme laxatif ; c'est d'ailleurs à sa présence dans le pain d'épices que cette préparation doit sa réputation laxative. On s'en sert également pour édulcorer les tisanes, principalement dans les affections de la gorge.

Toile d'araignée. — La toile d'araignée réussit assez bien à arrêter les hémorragies capillaires. Il est vraisemblable qu'en ces circonstances elle agit mécaniquement, à la manière de l'amadou. Mais quelles complications infectieuses ne doit-elle pas entraîner ?

Quelques traitements populaires.

Il nous reste maintenant à étudier les médications un peu plus complexes, qu'elles empruntent leurs

éléments aux trois règnes précédents, ou à d'autres méthodes thérapeutiques : révulsion, massage, suggestion, etc.

Mal de tête. — Nous avons déjà dit que dans les cas de céphalée, il est d'un usage courant de faire prendre au patient un pédiluve à la farine de moutarde. Il se produit ainsi une dérivation du sang qui se trouve comme aspiré de la tête vers les extrémités, et il en résulte souvent un soulagement manifeste.

Dilatation de l'estomac. — La dilatation de l'estomac, ou, pour employer une expression populaire, « l'estomac bas », est une affection assez commune, et surtout très fréquemment diagnostiquée, à tort le plus souvent, par certaines commères qui, de par un attribut divin, auraient le pouvoir de le raccrocher. Nous avons été témoin d'une opération de ce genre, et il nous souvient que la guérisseuse en question se livra, sur l'estomac du patient, à des exercices de massage et de pétrissage, le tout accompagné d'invocations, de prières et de gestes abracadabrants. Il est possible que ces manœuvres, plusieurs fois répétées, amènent quelque amélioration (le massage de l'estomac n'est-il pas une méthode universellement admise dans le traitement de la dilatation de cet organe ?) ; mais il arrive le plus souvent que cette médication empirique est pratiquée à faux, en dehors de toute dilatation, et que la guérison consécutive est plutôt le fait d'une coïncidence, de l'évolution normale de la maladie, que le résultat des manœuvres de la commère.

Hoquet. — Il existe un grand nombre de procédés, plus ou moins efficaces, destinés à combattre le hoquet. Les uns vous diront qu'il faut boire froid et à petites gorgées ; les autres qu'il faut suspendre sa respiration pendant trente, quarante secondes, davantage même si possible ; d'autres enfin conseilleront de se mettre sur la lnette, soit un morceau de sucre imbibé de vinaigre, soit une pincée de sel. Pour notre part, nous avons obtenu un succès constant en plaçant la main sur la tête. Cela ne proviendrait-il pas de l'anastomose qui existe normalement entre le phrénique et le sous-clavier, le mouvement recommandé entraînant un tiraillement du phrénique ?

Diarrhée. — Contre la diarrhée, on emploie avec succès, dans certaines régions, une décoction faite de raisin pilé, d'avoine, de pelure de coing, etc...

Névralgies dentaires. — Un procédé très usité en Bretagne contre les névralgies dentaires consiste à passer et repasser sur les gencives un clou à pointe bien acérée. Si quelque soulagement en résulte, et cela nous semble plutôt problématique, ne pourrait-on l'attribuer au fait de l'ouverture par le clou d'un abcès dentaire sur le point de crever ?

Panaris. — Cette affection est très fréquente ; très nombreux également sont les traitements qu'on lui oppose. Le grand tort de toutes ces méthodes, c'est d'être insuffisantes, de ne pas recourir au seul traitement efficace et non dangereux : l'incision. Certaines cependant forment un bon pansement aseptique par occlusion, celle, par exemple, qui consiste à intro-

duire le doigt malade dans un œuf dur, sitôt après sa cuisson. Mais il nous semble que c'est là un procédé plutôt douloureux.

Brûlures. — La méthode ordinaire, dans le traitement des brûlures du premier et du second degré, consiste à recouvrir la région atteinte de pomme de terre râpée : il est certain que dans ces conditions on obtient une atténuation sensible de la douleur. Au bord de la mer, il est d'usage de recouvrir et d'isoler par des algues marines l'organe endommagé : c'est encore là un procédé qui n'est pas à dédaigner.

Lumbago. Sciatique. — Nous avons déjà parlé de l'emploi des orties dans le traitement du lumbago. Dans le même but, on emploie aussi la chaleur, et pour obtenir un résultat il est recommandé de rester plusieurs heures le dos exposé au feu. De même, contre la névralgie sciatique, on vante beaucoup les applications de briques chaudes ou de mottes de terre chauffées au four et fréquemment renouvelées. Dans des cas semblables, M. le professeur Landouzy ne recommande-t-il pas les douches d'air chaud ? Nous avons également entendu dire qu'un vieux sorcier utilisait dans le même but de l'urine fermentée, dans laquelle, probablement, l'ammoniaque agissait par ses propriétés vésicantes.

Hémorroïdes. — Outre les marrons d'Inde, contre les hémorroïdes on emploie encore la chaleur : on conseille de s'accroupir le dos au feu, de façon que la chaleur arrive directement sur l'anus. Après

une dizaine de jours de traitement, on aurait une amélioration manifeste. Ce procédé thérapeutique a d'ailleurs été repris en ces dernières années par le Dr Raynaud de Marseille.

Aï douloureux. — Le traitement de la synovite des extenseurs par le massage et les frictions remonte à une époque très éloignée. C'est d'ailleurs de ce traitement, ou plutôt de l'exclamation de douleur poussée par le patient sous l'influence du massage que lui est venue cette dénomination d'aï douloureux, sous laquelle elle est aujourd'hui officiellement désignée.

Fractures. Luxations. — Nous abordons là un sujet plus délicat, exigeant de la part du traitant des connaissances anatomiques et physiologiques précises ; l'intervention des non initiés aura donc la plupart du temps dans ces cas des conséquences funestes. Quoi qu'il en soit, dans certaines régions, pour réduire les luxations de l'épaule, on a recours au procédé suivant : Le patient étant debout sur un tabouret, le bras malade retenu au plafond par un lien, on retire brusquement le tabouret. Il est possible que dans ces conditions, on obtienne une réduction ; les luxations de l'épaule se produisant le plus souvent en bas et en dedans, la manœuvre précédente attirant la tête de l'humérus en haut et en dehors ; mais nous avouons n'avoir guère confiance en ce procédé qui nous paraît beaucoup plus dangereux que réellement utile.

Gale. — Contre la gale, nous avons vu employer

une pommade à base de beurre, d'œufs cuits et de cendres ; on en obtenait d'assez bons résultats. Il est vrai que cela n'a rien qui doive nous surprendre, car nous savons que les cendres contiennent de la soude et de la potasse, et que cette dernière forme avec le soufre la base de la « frotte » si réputée de l'hôpital Saint-Louis. D'ailleurs, dans une autre pommade, délivrée celle-là par un sorcier, aux éléments ci-dessus s'ajoutait du soufre. C'était donc presque parfait.

Verrues. — Voilà une affection qui a suscité les médications les plus bizarres, les procédés les plus extravagants. Sans revenir sur le suc de chélidoine, dont nous avons déjà parlé, il est une méthode thérapeutique qui semble avoir donné de bons résultats. Nous voulons parler de la suggestion. Dans le traitement des verrues, l'imagination de chacun semble s'être donné libre cours. En voici quelques exemples :

Compter les verrues, et renfermer autant de petits cailloux ou de pois dans un sac qu'on déposera sur le bord de la route. Celui qui le ramassera attrapera les verrues.

Jeter dans un puits autant de pois qu'on a de verrues. Celles-ci disparaîtront au fur et à mesure que les pois pourriront, etc.

Que ces pratiques grossières produisent un résultat positif, cela n'est pas pour nous surprendre outre mesure, car il existe de nombreuses observations de verrues disparues par auto-suggestion. Et nous lisons dans le *Journal de médecine et de chirurgie* de Lucas-

Championnière qu'Hamelin, de Hambourg, rapporte plusieurs cas de verrues guéries par des procédés populaires, superstitieux ou empiriques, tels qu'attouchements, prières, etc. ; que Paul Farez relate des cas de verrues guéries par auto-suggestion ; que Bérillon cite une femme de Lausanne qui les guérit en les touchant avec une chemise tachée du sang des règles ; que Bonjour, de Lausanne, les guérit par un attouchement quelconque en bandant les yeux du malade ; que Gilbert, du Havre, les traite par intimidation ; qu'enfin, d'après Macris, on les guérirait à Athènes en récitant des prières consacrées. D'ailleurs, Spiegelberg, de Munich, ne regarde-t-il pas les verrues comme étant d'origine névropathique ?

Nous n'irons pas plus loin. Notre intention n'étant pas de passer en revue tous les remèdes populaires, mais simplement de montrer comment et pourquoi certains d'entre eux sont efficaces.

CONCLUSIONS

I. — Il ne faut pas attribuer au terme « empirisme » une signification charlatanesque et mystérieuse, que ne comportent ni son étymologie, ni son histoire. L'empirisme est la médecine basée sur l'expérience, c'est-à-dire une doctrine imparfaite, il est vrai, insuffisamment approfondie, mais logique cependant, et jusqu'à un certain point, rationnelle. Ne compte-t-elle point, d'ailleurs, parmi ses adeptes un grand nombre de ces médecins éminents dont la réputation, franchissant les siècles, est venue jusqu'à nous ?

II. — La pathologie populaire nous offre en certains points des aperçus excellents, que la science moderne est venue confirmer, et dont, dans une certaine mesure, elle n'est pas sans avoir profité.

III. — Parmi les remèdes populaires, il y a également d'excellentes choses, qu'il serait insensé de méconnaître de parti pris, sous prétexte qu'on ignore comment ils agissent, pourquoi ils agissent. Malheureusement, administrés par des gens inexpérimentés, ils risquent souvent d'être sans action : dans les affections, par exemple, où ils ne sont nullement indiqués, et où leur emploi n'est dû qu'à une fausse interprétation des phénomènes, à un diagnostic erroné.

Reproche plus grave, ils risquent aussi d'être nuisibles, dangereux, soit qu'on les administre dans des circonstances où ils sont formellement contre-indiqués; soit également que leur usage retarde ou empêche l'application du seul remède efficace, causant ainsi au malade une perte de temps souvent irréparable. Et que dire des cas où le remède est pire que le mal? Aussi, ne saurions-nous mieux conclure que par ces éloquentes paroles empruntées à Trousseau, et par lesquelles il terminait ses conférences sur l'empirisme : « Vous trouvant, Messieurs, à bord d'un navire en péril sur une côte hérissée de récifs et battue par les vents impétueux, vous n'iriez pas chercher un passager obscur au fond de la cale pour tenir la barre du gouvernail ou commander la manœuvre; vous resteriez silencieux, et personne de vous ne s'aviserait de prendre le porte-voix du capitaine pour dominer les cris de la tempête: vous comprendriez qu'il y a là quelqu'un qui sait mieux son métier, et que c'est à lui que vous devez confier le salut de l'équipage...

« Si donc vous êtes malade, appelez un médecin qui exerce honnêtement son métier, qui a étudié, et, s'il n'a pas le bonheur de vous guérir, du moins lui sera-t-il donné de vous consoler. »

Vu: le Président de la thèse,
CHANTEMESSE

Vu: le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD

BIBLIOGRAPHIE

- BIDAULT. — Thèse de Paris, 1898-1899.
- BORDEU. — Recherches sur l'histoire de la médecine.
- BOUCHUT. — Histoire des doctrines médicales.
- BRISAUD. — Histoire des expressions populaires relatives à la médecine.
- CABANÈS. — Remèdes d'autrefois.
- DAMEZIN. — Thèse de Bordeaux, 1904-1905.
- DUJARDIN-BEAUMETZ. — Dictionnaire de thérapeutique.
- FIGUIER (L.). — Histoire du merveilleux dans les temps modernes.
- GALIERS. — De la meilleure secte (A Thrasybule). Des médicaments simples.
- LABARTHE (Paul). — Dict. de médecine usuelle.
- LEGRAND. — Th. de Paris, 1868.
- LUCAS-CHAMPIONNIÈRE. — Journal de médecine et de chirurgie, 25 oct. 1902.
- LUTAUD. — Médecine anecdotique.
- LUPIS (Giuseppe). — Bactériologie des verrues, Milan.
- MANQUAT. — Thérapeutique.
- Munchener medicinische Wochenschrift, 28 juillet 1896.

NONNIN. — Traduction des œuvres de Celse.

PLINE. — Histoire naturelle.

TEXIER. — Th. de Paris, 1895-1896.

TIFFAUD. — Th. de Paris, 1898-1899.

TROUSSEAU. — Leçons sur l'empirisme, 1862.

